



HAL
open science

La technique. Notre rapport au monde peut-il n'être que technique ?

Eric Delassus

► **To cite this version:**

Eric Delassus. La technique. Notre rapport au monde peut-il n'être que technique?. 2011. hal-00859534

HAL Id: hal-00859534

<https://hal.science/hal-00859534>

Preprint submitted on 9 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La technique

Notre rapport au monde peut-il n'être que technique ?

Éric Delassus

Table des matières

1 Le rapport technique au monde	2
1.1 La <i>teknê</i> comme « disposition à produire accompagnée de règles »	2
1.2 En quel sens l'homme peut-il être considéré comme un être technique ? . .	3
1.3 La technique comme dimension de la culture humaine	3
2 Les autres types de rapports au monde	3
2.1 Le rapport théorique et contemplatif	3
2.2 Le rapport éthique de l'homme au monde	4
2.3 La dimension esthétique de notre rapport au monde	7
3 Penser la technique	7
3.1 Ne pas mépriser la technique	7
3.2 Entre technophobie et technophilie	8
3.3 Mieux comprendre notre rapport à la technique	8

Introduction

Que la technique occupe dans notre existence une place de plus en plus importante, c'est un fait difficilement contestable. Que ce soit sous la forme des objets ou des procédés que nous utilisons, la technique peut apparaître comme le mode exclusif de l'agir humain. Doit-on pour autant en conclure que notre rapport au monde est devenu exclusivement technique ? N'est-il pas d'ailleurs contradictoire de penser notre rapport au monde uniquement en termes techniques ?

Dans *Éthique à Nicomaque* Aristote définit la *teknê* comme « une disposition à produire accompagné de règles »¹. La technique relève donc de la mise en œuvre de procédés, de

1. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, VI, 4, trad. Tricot, Vrin 1990, pp. 282-285.

moyens mis en rapport avec leur objet de manière précisément définie pour produire une fin. Autrement dit, si la technique se définit comme le domaine des moyens, elle est inséparable de la notion de fin. C'est pourquoi Aristote distingue les « fins des arts architectoniques » des « fins des arts subordonnées »², les premières donnant sens et justifiant l'usage des secondes. Il nous faut donc distinguer la *poiesis*, qui est action subordonnée à une fin extérieure, de la *praxis* qui est action contenant en elle sa propre fin pour prendre la mesure de toutes les dimensions et les aspects de l'agir humain.

La question se pose donc de la possibilité d'éluder, d'évacuer toutes les autres manières d'établir notre rapport au monde, pour réduire ce dernier à sa dimension purement technique. N'y aurait-il pas là une contradiction résultant d'une certaine ignorance de la véritable nature de la technique ?

La tentation est grande de laisser à la technique le soin de « gérer » notre rapport au monde. Ainsi conçoit-on et pratique-t-on aujourd'hui des techniques de communication, laissant entendre que même les relations humaines pourraient être réglées par des procédés rationnellement définis et éludant ainsi la question du contenu et des fins de la communication.

Mais cette volonté de penser et d'établir notre rapport au monde, aux choses et aux autres, réduit-elle réellement notre rapport au monde à sa dimension technique ? ou ne laisse-t-elle pas à la technique le soin de prendre en charge des questions qui ne la concernent pas et qui relèvent de notre rapport non technique avec le monde ?

1 Le rapport technique au monde

1.1 La *teknê* comme « disposition à produire accompagnée de règles »

L'intérêt de cette définition est qu'elle ne réduit pas la technique aux objets techniques (outils, machines, etc.), mais elle la définit plutôt comme un certain type de rapport au monde défini par une certaine configuration de l'agir humain. La technique renvoie aussi à des procédés, des manières de faire, des savoir-faire qui ne nécessitent pas le recours à des outils sophistiqués. L'utilisation de notre corps peut également relever de la technique, principalement lorsque nous faisons usage de nos mains qui sont en quelque sorte les outils naturels dont dispose notre corps. On peut donc considérer que l'homme en raison de sa configuration physique et intellectuel est un être technique.

2. *Ibid.* I, 1, p. 33.

1.2 En quel sens l'homme peut-il être considéré comme un être technique ?

L'homme par son travail transforme la nature, il joue en quelque sorte un rôle de médiateur entre la nature et les choses qu'il produit. C'est son activité technique qui permet d'expliquer la différence soulignée par Aristote dans *la Physique* entre les choses de la nature et les produits de l'art. Et si l'homme est en mesure de réaliser de telles produits, c'est parce que la nature lui a donné les moyens de le faire. À la différence de Platon qui, dans le *Protagoras*, en se référant au mythe de Prométhée, explique l'apparition de la technique par une intervention des dieux, Aristote quant à lui dans *Les parties de animaux* explique l'existence de la technique par la configuration naturelle de l'homme. C'est parce que la nature a donné à l'homme l'intelligence et les mains qu'il n'est pas le plus démuné des animaux, mais au contraire le mieux loti, puisqu'il est en mesure de se donner à lui-même tout ce dont les autres disposent sans être obligés d'en encombrer son corps lorsqu'il n'en a plus besoin.

1.3 La technique comme dimension de la culture humaine

L'homme est un être de culture, un être qui doit se prendre en charge pour devenir lui-même, pour réaliser ses potentialités. Selon l'analogie opérée par Cicéron dans *Les Tusculanes*, il est permis de rapprocher la culture de l'agriculture, il en va des bons esprits comme d'une bonne terre, il ont besoin d'être cultivés pour donner le meilleur d'eux-mêmes. On pourrait donc en conclure que même le rapport de l'homme à lui-même est un rapport technique. L'éducation relèverait d'une technique d'apprentissage et serait, entre autres, constituée de diverses techniques intellectuelles, telle la mnémotechnique ou les méthodes de raisonnement qu'il faudrait enseigner aux enfants pour qu'ils se développent.

Cependant, n'y a-t-il pas là une réduction et une contradiction à vouloir ainsi tout envisager en termes techniques, réduction du monde et de l'homme à l'état d'objet sur lesquels nous serions destinés à agir et contradiction par rapport à l'essence même de la technique qui ne prend sens que par rapport à ce qui n'est pas elle, c'est-à-dire relativement aux fins au service desquelles elle est mise en œuvre.

2 Les autres types de rapports au monde

2.1 Le rapport théorique et contemplatif

Selon Aristote, c'est quand les hommes sont parvenus à satisfaire tout leurs besoins qu'ils peuvent poursuivre leur véritable fin : se livrer à la science, cette dernière ayant

donc valeur de fin architectonique à laquelle sont subordonnées les fins des autres arts. Cela signifie donc que si l'homme est un être technique, c'est précisément pour que son rapport au monde ne soit pas que technique. Autrement dit, un rapport au monde qui ne serait que technique serait en contradiction avec la raison d'être de la technique. Dans une certaine mesure, c'est la *poiesis* qui rend possible la *praxis*, l'action qui est à elle-même sa propre fin et qui ne relève pas de la mise en œuvre réglée de moyens poursuivant une fin qui lui est extérieure.

Ainsi la technique en rendant possible la connaissance permet, pour l'homme, l'établissement d'un rapport à soi et au monde qui n'est pas uniquement technique mais qui est essentiellement fondé sur la réflexion. Car la connaissance à laquelle l'homme aspire n'est pas seulement celle d'un monde perçu comme pure extériorité mais celle d'un monde qui est lui-même le produit d'un rapport de l'homme aux choses extérieures ainsi qu'aux autres hommes. C'est pourquoi si le rapport technique au monde prend sens relativement au rapport théorique de l'homme au monde, ce rapport théorique s'ouvre quant à lui sur le rapport éthique de l'homme au monde. Pour reprendre ce qu'écrit à ce sujet Spinoza dans le *Traité de la réforme de l'entendement*, c'est par la connaissance des liens qui nous unissent à la nature tout entière³ que nous pouvons parvenir à la joie éternelle et à la béatitude qui est la vertu elle-même.

2.2 Le rapport éthique de l'homme au monde

Dans la VI^{ème} partie du *Discours de la méthode*, Descartes, prenant conscience des bienfaits que pourraient apporter aux hommes l'union des sciences et des arts, déclare que cette rencontre pourrait rendre l'homme « comme maître et possesseur de la nature⁴ ». On pourrait également interpréter ce projet cartésien comme l'expression de la volonté de réduire le rapport de l'homme au monde à sa dimension technique. Il y aurait en quelque sorte inversion ici du rapport initial souligné par Aristote. D'une technique mise en œuvre pour satisfaire les besoins des hommes afin de leur libérer du temps pour se livrer aux disciplines théorétiques (qui ont pour objet la connaissance) on passerait à une science qui se mettrait au service de la technique. Cependant si on lit attentivement le texte de Descartes on s'aperçoit rapidement que le but poursuivi n'est pas d'ordre purement technique, il ne s'agit pas, pour reprendre une expression empruntée à la critique que fait Heidegger, de la manifestation d'une volonté d'arraisonement de la nature, mais de la réalisation d'un projet qui est essentiellement d'ordre moral.

D'une part, ce serait faire injustice à Descartes que de l'accuser de vouloir dominer la nature sans limite et d'être l'initiateur de tous les excès qui résultent aujourd'hui

3. « Et quelle est cette nature, nous montrerons en son lieu que c'est assurément la connaissance que l'esprit a avec toute la Nature. », Spinoza, *Traité de la réforme de l'entendement*, traduction et introduction de Bernard Rousset, Vrin, 2002, p.43.

4. Descartes, *Discours de la méthode*, Sixième partie, in *Œuvres complètes*, textes présentés par Charles Adam et Paul Tannery, Vrin, 1982, vol. VI, p. 62.

du progrès technique et technologique. En effet, lorsqu'il évoque ce projet Descartes ne prétend pas faire de l'homme un dieu et son intention est totalement étrangère à un quelconque délire prométhéen. Le rapport qu'il établit entre l'homme et la maîtrise ainsi que la possession de la nature n'est qu'un rapport d'analogie et non d'identité. Le recours à la conjonction de subordination « comme » exprime clairement ce point que l'on a trop souvent tendance à oublier. Il ne s'agit pas de faire de l'homme le maître et le possesseur de la nature, il n'y a pour Descartes qu'un seul et unique maître et possesseur de la nature qui est Dieu, il s'agit plutôt de faire de l'homme le médiateur entre Dieu et la nature afin qu'il agisse sur elle conformément à la loi de Dieu. C'est d'ailleurs à cette loi que fait référence Descartes dans ce texte lorsqu'il écrit :

Mais, sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusqu'à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées, sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes⁵.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'art qu'il met en avant et qui doit selon lui s'inspirer le plus de ce projet n'est autre que la médecine :

Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher⁶.

La médecine qui, il faut le rappeler, n'est pas une science mais bel et bien une *teknê*, il ne s'agit pas en médecine de connaître, mais avant tout d'agir et si possible d'agir efficacement pour soigner voire guérir le malade. Cependant si la médecine est une technique, elle ne s'y réduit pas, elle comporte également une dimension éthique. En effet par son savoir et son savoir-faire le médecin peut tout autant s'efforcer de produire la maladie que la santé. Cependant, il n'est médecin que dans le second cas, lorsqu'il fait usage de son art en étant motivé par une intention éthique, celle de se rendre utile aux autres hommes et principalement aux plus vulnérables d'entre eux.

Si donc la technique ne peut être mise en œuvre qu'en obéissant à ce que Kant nomme un impératif hypothétique relevant du seul calcul des moyens, elle ne prend sens qu'en

5. *Ibid.*, p. 61

6. *Ibid.*, p. 62.

respectant un impératif moral de l'ordre de l'impératif catégorique qui, toujours selon Kant, résume la loi morale :

Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen⁷.

en effet, notre rapport au monde est différent d'un rapport à un univers d'objets, il est aussi relation à autrui, relation entre des sujets, c'est-à-dire à d'autres mondes.

Le monde ne se réduit pas au monde extérieur, il n'est pas non plus pure intériorité, il est l'expression d'une conscience qui par son intentionnalité est elle-même rapport producteur de sens. En effet comme l'a très bien souligné le philosophe Edmund Husserl, toute conscience est intentionnalité, c'est-à-dire est toujours conscience de quelque chose :

Le mot intentionnalité ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose⁸.

Il n'y a pas en effet de conscience vide, il n'y a pas d'un côté la conscience et de l'autre le monde, il y a la conscience du monde, la conscience comme monde, c'est-à-dire comme horizon de sens. Sens qui se construit et se constitue à partir d'un rapport au monde possédant, entre autres, une dimension technique, mais qui ne peut s'y réduire sans précisément faire perdre tout son sens à la technique elle-même qui en dernière instance poursuit des fins qui se suffisent à elles-mêmes et n'ont pas valeur de moyens pour autre chose.

Ainsi, s'il est un domaine qui ne peut se réduire à sa simple dimension technique, c'est bien le domaine politique. C'est d'ailleurs l'objet du *Protagoras* de réfléchir sur cette question et de souligner que si Prométhée a donné aux hommes le feu et le secret des arts mécaniques, il ne leur a pas fourni celui de l'art de gouverner les hommes. Et si, comme le pense Aristote, « l'homme est un animal politique », ce n'est pas parce qu'il dispose d'une *teknê* lui permettant de mettre en place les meilleures institutions, mais parce qu'il dispose de la capacité de réfléchir à ce qui est juste ou injuste, réflexion qui n'est jamais achevée parce que l'homme n'est pas un objet que l'on gère comme une chose, mais un être rationnel capable de se prendre lui-même en charge.

Le rapport vraiment humain au monde est donc un rapport désintéressé, rapport qui pose l'homme comme fin en soi dans sa dimension éthique et politique et qui trouve également son illustration la plus éclairante dans le rapport esthétique de l'homme au monde. N'oublions pas que pour Kant, le beau est le symbole du bien⁹.

7. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Deuxième section, Traduction Victor Delbos, Delagrave, Paris, 1967, p. 150.

8. Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes*, Méditation 2, PUF, coll. Épiméthée, Paris

9. « Je dis donc : le beau est le symbole du bien moral ; et c'est à ce point de vue (relation qui est naturelle à chacun et que chacun attend des autres comme un devoir) qu'il plaie et prétend à l'assentiment de tous les autres et en ceci l'esprit est conscient d'être en quelque sorte ennobli et d'être élevé au-dessus de la simple aptitude à éprouver un plaisir par les impressions de sens et il estime la valeur des autres par

2.3 La dimension esthétique de notre rapport au monde

Si l'on se réfère à la distinction de l'art et de la technique, on peut considérer que le propre de l'art est de produire des formes qui se suffisent à elles-mêmes pour faire sens. Ainsi comme le souligne Bergson dans *La Conférence De Madrid sur l'âme humaine*, le propre de l'artiste est de nous présenter les chose « nues et sans voiles »¹⁰, c'est-à-dire de les faire apparaître telles qu'elles sont indépendamment de toutes les déterminations que nous pouvons leur attribuer et principalement en dehors de toutes considérations utilitaires. Il est donc permis d'en déduire que l'art crée précisément un rapport au monde non technique car même si l'artiste doit pour créer recourir à des techniques, c'est pour mieux les dépasser afin de s'affranchir de toute finalité technique et de produire une œuvre dont on peut dire, à l'instar de Kant caractérisant le beau, qu'elle a la forme de la finalité sans fin.

Si donc, notre rapport au monde ne peut être exclusivement technique, il convient cependant de souligner que sa dimension technique reste pourtant fondamentale. Que notre rapport au monde soit technique, personne ne peut en douter, en revanche ce que nous avons remis en cause, c'est la thèse selon laquelle il ne serait que technique. Comme nous l'avons déjà souligner la technique est une dimension incontournable de la culture humaine, il convient donc pour bien l'appréhender de lui donner toute la place qu'elle mérite dans notre existence sans pour autant la laisser nous envahir.

3 Penser la technique

3.1 Ne pas mépriser la technique

Si notre rapport au monde ne peut se réduire à sa dimension technique nous ne devons donc pas pour autant reléguer la technique au rôle secondaire d'un accessoire ou d'un instrument jouant un rôle subalterne dans notre existence. Comme le revendique Gilbert Simondon dans le premier chapitre de son ouvrage *Du mode d'existence des objets*

une maxime semblable de sa faculté de juger. », Kant, *Critique de la faculté de juger*, Première partie, Livre II, § 59.

10. « La philosophie n'est pas l'art, mais elle a avec l'art de profondes affinités. Qu'est-ce que l'artiste ? C'est un homme qui voit mieux que les autres car il regarde la réalité nue et sans voiles. Voir avec des yeux de peintre, c'est voir mieux que le commun des mortels. Lorsque nous regardons un objet, d'habitude, nous ne le voyons pas, parce que ce que nous voyons, ce sont des conventions interposées entre l'objet et nous ; ce que nous voyons, ce sont des signes conventionnels qui nous permettent de reconnaître l'objet et de le distinguer pratiquement d'un autre, pour la commodité de la vie. Mais celui qui mettra le feu à toutes ces conventions, celui qui méprisera l'usage pratique et les commodités de la vie et s'efforcera de voir directement la réalité même, sans rien interposer entre elle et lui, celui-là sera un artiste. Mais ce sera aussi un philosophe, avec cette différence que la philosophie s'adresse moins aux objets extérieurs qu'à la vie intérieure de l'âme. », Bergson, *Conférence de Madrid sur l'âme humaine* - in "Mélanges" (1885-1892), P.U.F

*techniques*¹¹, il convient de réintroduire la technique dans la culture humaine car celle-ci ne peut se réduire à sa dimension instrumentale et utilitaire. Elle est aussi ce par quoi l'homme réalise certaines de ses potentialités et actualise des puissances naturelles qui, sans lui, ne pourrait voir le jour. Il n'y a donc pas opposition entre la nature et la technique dans la mesure où la technique ne transgresse jamais les lois de la nature, ce qui est d'ailleurs impossible. La technique utilise les lois de la nature. Comme l'écrit le philosophe anglais Francis Bacon dans son *Novum Organum* « on ne commande à la nature qu'en lui obéissant ». Il convient donc de rendre à la technique la place qui est la sienne et d'éviter tout autant la technophobie que la technophilie.

3.2 Entre technophobie et technophilie

Réduire notre rapport au monde à sa dimension purement technique relèverait d'une technophilie aveugle, c'est-à-dire d'un amour immodérée pour la technique qui ignorerait jusqu'à l'essence même de la technique. Il s'agirait de l'aliénation d'un esprit qui ne parvient pas à s'émanciper de la fascination que lui procure sa propre puissance. Cependant percevoir les limites de notre rapport technique au monde ne doit pas pour autant nous conduire à une technophobie tout aussi aveugle qui oublierait non seulement tous les avantages que nous procurent bien des progrès techniques, mais qui également ne verrait pas que la production technique est l'une des formes de l'activité spirituelle de l'homme. Il est donc nécessaire de mieux comprendre notre rapport technique au monde pour ne pas être dominé par la technique.

3.3 Mieux comprendre notre rapport à la technique

Parmi les critiques de la technique, la plus radicale est celle qui s'attache à remettre en question l'autonomie du système technique lui-même. C'est cette critique que développe Jacques Ellul dans son livre *La technique ou l'enjeu du siècle*¹². La technique y est présentée comme un mode d'appréhension du réel et de traitement des problèmes qui oublierait l'humain et pourrait nous conduire insidieusement vers une certaine forme de barbarie. Cette critique suppose que l'on établisse une distinction entre les fins poursuivies par la technique et les effets qu'elle entraîne. La technique est en effet la mise en œuvre de processus dont nous ne sommes pas toujours maître et qui peuvent être irréversibles. Nous sommes donc conduits à subir des effets que nous n'avons pas nécessairement prévus. L'univers de la technique se comporte donc comme une seconde nature à laquelle nous sommes contraints de nous adapter. En conséquence réduire notre rapport au monde à la technique consisterait à penser que les solutions des problèmes que pose la technique sont elles-mêmes techniques. Or, si ces solutions ont incontestablement une

11. Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958.

12. Jacques Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Economica, 1958.

dimension technique, elles ne peuvent s'y réduire. Elles doivent être déterminées par une réflexion sur l'essence de la technique elle-même, sur son mode de fonctionnement, sur la genèse des objets techniques et les processus d'individuation et de concrétisation qui sont à l'œuvre lors de leur conception et de leur production, ainsi que sur les rapports qui s'établissent entre les procédés, les objets et le mode de pensée technique pour produire le système technique dans lequel nous sommes insérés. Il s'agit donc de promouvoir cette nouvelle science que Gilbert Simondon appelle de ses vœux, cette mécanologie, science des machines qui n'est pas la mécanique, mais qui est science des effets produit par les machines et leur fonctionnement en réseau. Il s'agirait à proprement parler d'une véritable techno-logie, d'une science de la technique qui nous conduirait à ne plus grande maîtrise du monde par la technique. Il s'agirait de penser notre rapport technique au monde pour en comprendre la véritable nature et la véritable signification afin de ne pas réduire notre rapport au monde à sa dimension technique.

Conclusion

Si notre rapport au monde ne peut se réduire à un rapport technique, c'est parce que l'essence de la technique n'est pas elle-même technique, mais éthique et métaphysique.

Ce qui fait que l'homme est un être technique c'est la place particulière qu'il occupe dans la nature. Il n'y est certes pas « comme un empire dans un empire », mais il n'y est pas non plus comme une chose parmi les choses. « L'homme pense », il a conscience de son rapport au monde ou plus exactement il existe comme conscience constitutive d'un monde, il est en mesure d'établir une distance par rapport à lui-même et par rapport au monde. Si l'homme a la capacité de parvenir à se penser comme agent transformateur du monde, il y a également la nécessité pour lui de s'interroger sur le sens de son action sur le monde. Si l'on considère comme Alain que toute conscience est nécessairement morale, le rapport de l'homme au monde est donc nécessairement éthique parce qu'il est technique ou en tout cas pour les mêmes raisons qu'il est technique. Et c'est l'éthique qui donne son véritable sens à la technique pour des raisons qui relèvent de la dimension métaphysique de l'homme. Parce que l'homme est dans la nature « l'être pour qui il est question de son être », parce qu'il est la partie capable de penser le tout, parce qu'il est capable de transcender son rapport à la nature en constituant un monde dont la dimension technique bien qu'essentielle ne peut être exclusive, l'homme est en mesure de dépasser la technique. Il est capable de faire en sorte que la technique prenne sens en donnant à l'homme la possibilité de dépasser son rapport technique au monde afin de constituer ce monde comme un horizon de sens. Ainsi comme l'écrit Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, la mécanique crée les conditions d'une mystique, elle permet à l'homme de s'affranchir de certaines contraintes matérielles pour s'élever vers un mode de pensée qui est pour lui-même sa propre fin.